

Circuits de rétribution, de reconnaissance et de gratitude

Dans nos vies comme dans nos sociétés tout est échange : recevoir et donner, bien sûr, mais aussi prendre et perdre. On pourrait déployer toute une éthique entre ces seuls quatre termes, qui ont chacun leur importance. Ces échanges relèvent cependant de circulations différentes, trop souvent écrasées dans le seul circuit de l'argent, qui nous fait tout confondre. Si nous voulons rétablir les divers circuits des échanges humains, il nous faudrait mieux distinguer et instituer trois registres bien différents.

Le premier est celui de la rétribution, qui mesure notamment le monde du travail, de la consommation, du salaire, mais aussi celui des punitions, etc. ; c'est le plus bref, le plus court, celui de l'échange par rétribution et réciprocité presque immédiate, selon une logique de mesure et d'équivalence entre le donné et le reçu. C'est le plus facile à mesurer, à réguler, à instituer. Il ne faut pas le mépriser, c'est un socle essentiel à la stabilisation permanente de nos échanges. C'est pour l'essentiel le temps court de l'économie. Mais quand il n'y a plus que lui, il s'appauvrit et accélère jusqu'à la guerre. Et nous devons toujours nous souvenir qu'il y a des choses que l'on ne peut pas payer, rétribuer, rémunérer, ni punir, ni jamais compenser.

Le second registre est celui de la reconnaissance, du don mutuel cérémonial. Il ne faut pas croire que ce circuit soit archaïque : il correspond à un besoin constant, à l'œuvre dans toutes les organisations humaines, mais il est largement écrasé dans le monde contemporain. Ici, le don et le contre-don restent dans un circuit de mutualité, mais avec des asymétries qui échappent à la pure logique de l'équivalence immédiate. C'est le niveau médian d'un circuit plus lent, car la reconnaissance demande du temps. C'est le temps long de nos institutions, celui de la durée, c'est celui de toutes les œuvres plus durables que nos vies éphémères, et qui forment leur demeure, leur espace de cohabitation, leur hospitalité mutuelle, le théâtre de leur vivre-ensemble. C'est le temps long du politique, au sens fort du terme.

Le troisième et dernier registre serait celui du circuit le plus infini, le plus ouvert, le plus oublié aujourd'hui, peut-être le plus important. C'est celui du bien commun, des communs, du gratuit au sens où ici l'on ne compte plus. C'est celui de l'endettement mutuel infini, asymétrique et incommensurable, celui du don par amour, pour rien, pour le plaisir. C'est celui d'une sorte de gratitude universelle, anonyme. Mais la gratitude est ce qu'il y a de plus difficile : si on s'en souvient trop ce n'est plus de la gratitude, si on ne s'en souvient pas assez il n'y plus de gratitude non plus. Le fond de la gratitude, c'est cette ingratitude sue : on est toujours ingrat. Ce registre est enfin celui des paroles et des actes par lesquelles nous interprétons et donnons forme à nos existences comme autant de manières de rendre grâce – et ces formes sont nos cultures. C'est le temps quasi éternel des moments de fête, et de ce que nous pouvons appeler le cultuel.

Ces trois registres doivent coexister et s'équilibrer, sans que l'un ne prétende absorber ni éliminer les autres. Qu'il s'agisse de mal-rétribution, de non-reconnaissance ou d'ingratitude, bien des conflits humains procèdent des courts-circuits, de la confusion et de l'écrasement entre ces trois registres. Une société humaine équilibrée a besoin des trois, qu'ils soient ensemble déployés.

TRIBUNE de OLIVER ABEL, PHILOSOPHE

(paru dans Réforme n° 4089)